

DU COMMERCE

MARITIME.

CET OUVRAGE SE TROUVE A PARIS,

CHEZ { RONDONNEAU , au Dépôt des Lois , place du Carrousel ;
BARBOU , rue des Mathurins ;
LEVRAULT , quai Malaquais , au coin de la rue des Petits-
Augustins ;
HUTIN , }
DESEINE , } Palais du Tribunat ;
DEBRAY , }

Et chez les principaux Imprimeurs et Libraires des ports et villes de commerce.

PRIX, 6 francs.

1057

DU COMMERCE

MARITIME,

DE son influence sur la richesse et la force
des États ,

*DÉMONTRÉE par l'histoire des nations
anciennes et modernes ;*

SITUATION ACTUELLE

DES PUISSANCES DE L'EUROPE,

CONSIDÉRÉES dans leurs rapports avec la France
et l'Angleterre ;

R É F L E X I O N S

Sur l'armement en course, sa législation et ses avantages.

PAR XAVIER AUDOUIN.

T O M E I I .

P A R I S ,

BAUDOUIN, Imprimeur de l'Institut national des sciences et des
arts, rue de Grenelle-Saint-Germain, n°. 1131.

F R I M A I R E A N I X .

DU COMMERCE

MARITIME.

LE traité de Campo-Formio , avantageux , Situation de la République au 18 brum. an 8. s'il eût eu sa prompte exécution , funeste parce qu'il jeta le gouvernement de France dans un long sommeil , ce traité étoit effacé par le crime de Rastadt , et cependant la guerre s'étoit rallumée , sans qu'aucun de ses élémens fût préparé ; il sembloit qu'un aveugle fatalisme eût seul présidé à nos destinées. La désertion étoit dans nos camps , nos magasins étoient vendus. On avoit dépouillé nos arseneaux , comme si une paix éternelle eût dû les faire fermer pour toujours.

L'armée d'Italie n'étoit plus l'armée victorieuse. Son général qui triompha des Austro-Russes , qui humilia la cour de Naples , son général tout couvert de lauriers étoit traîné dans les prisons ; ainsi Miltiade , vainqueur à Marathon , chargé de fers par son ingrate patrie , mourut des blessures qu'il avoit reçues en la défendant.

Cette place de Mantoue qui sembloit être la garantie de la liberté des peuples , cette place fut abandonnée. Nos soldats , forcés de rentrer dans leur pays , sans gloire et privés d'honneurs , détestoient le gouvernement qui paralysoit leur courage. Les vastes contrées de l'Italie , subitement évacuées , reçoivent des maîtres. Une poignée de républicains , restés seuls pour résister aux fureurs des coalisés , sont forcés de fuir sur les hauteurs ; et néanmoins , tout délaissés qu'ils sont , comme autrefois leurs pères retirés sur le mont Aventin , ils font respecter encore leur liberté : ils menacent , et Rome , et Ancône , et Civita-Vecchia.

Notre situation au nord n'étoit pas moins désespérée. Là , comme sous les rois , pour perdre un général , on perdoit une armée toute entière ; et cette armée , alors qu'on lui refuse tout moyen de se mettre en mouvement pour sortir de notre territoire , un sot orgueil lui donne la dénomination pompeuse d'armée d'Allemagne.

En Helvétie , des Français faisoient abhorrer leur nation. Les vertueux habitans de ces contrées , si long - temps paisibles , étoient réduits à demander qui des Autrichiens ou

des Français leur feroit porter des fers plus pesans ?

La Batavie , menacée par les Austro-Russes , auroit imploré sans effet le secours de notre gouvernement , si la détermination du général français et l'énergie de ses frères d'armes n'avoient vaincu tous les obstacles et bravé tous les hasards.

Notre marine avoit reçu tant de coups à Toulon , au combat du mois de juin , dans la sortie d'hiver de 1794 , aux expéditions d'Irlande , au combat d'Aboukir , on faisoit si peu pour réparer ses pertes , qu'il lui étoit impossible de faire respecter le pavillon français.

Vainement les Conseils épouvantés de leur situation avoient imaginé y porter quelque adoucissement , en opérant une révolution dans le pouvoir exécutif : inutile ressource ! on ne voulut pas convenir que les vices de ce pouvoir étoient autant dans son organisation que dans ses membres. Ce système d'équilibre étoit un système de guerre civile.

Le Directoire , au 22 floréal , avoit perdu les Conseils , en y jetant des hommes trop foibles ; on eût dit qu'au 30 prairial , les Conseils , pour s'en venger , faisoient à leur tour

arriver au Directoire des hommes qui, propres sans doute à beaucoup d'autres choses, se montrèrent incapables de gouverner.

Forcé d'accéder au vœu unanime qui portoit aux différens ministères des citoyens recommandables, le nouveau Directoire les y avoit appelés : mais ils furent investis de toutes les séductions, leurs ordres furent souvent paralysés. Il fallut leur probité sévère et l'attachement que leur vouèrent leurs collaborateurs, pour qu'ils pussent sortir de ces postes difficiles avec tout leur honneur et toute leur vertu. Aussi la reconnoissance nationale graverait-elle le nom de plusieurs parmi ceux peu nombreux des ministres contre lesquels aucun honnête homme n'élève la voix.

L'opinion, ce levier puissant des gouvernemens populaires, l'opinion étoit par-tout dépravée : on essaya de la raviver, mais par quel moyen ? Ceux même qui en commandoient l'emploi, se préparoient à le condamner.

Cependant nous étions attaqués et sur le continent et sur les mers. Nos flottes recevoient peu de secours : nos armées, malgré les talens de *Moreau*, le courage de *Masséna*, la constance de *Brune*, le dévouement de *Joubert*, celui de

Championnet et de tant d'autres si dignes de notre reconnaissance et de nos regrets, nos armées si long-temps invincibles, voyoient encore la victoire s'éloigner de nos drapeaux.

Dans l'intérieur, on parloit des succès de l'ennemi, comme si la terre qu'il attaquoit eût été à mille lieues de notre France.

Alors le corps politique, sans ame et sans mouvement, n'étoit plus lié par aucun ressort; l'incertitude du sort de l'Etat se communiquoit à celui des particuliers; le commerce étoit interrompu; on s'attendoit à des convulsions dont les symptômes devenoient à toute heure plus effrayans; les capitaux se resserroient, il n'existoit aucune correspondance entre les négocians des différentes places.

Chacun s'isolait, et au milieu d'une grande population, on vivoit comme si seul on eût été jeté dans une contrée vaste et déserte. Ainsi, menacé d'une trop prompte dissolution, l'Etat périssoit, lorsque, à travers les espérances et les craintes de tous, surgit un homme assez courageux pour, nouveau Curtius, se précipiter au milieu du gouffre: sa gloire militaire, son âge, qui est celui de la force et de la loyauté, son bonheur, atta-

choient les regards sur sa personne ; le commerce vint lui promettre de s'associer à son sort, et de seconder ses projets. Ses premiers pas eussent été pour tous les Français un signal de réunion, si, dès ses premiers pas, on n'avoit porté l'inquiétude et l'épouvante, en lui dictant une mesure plus arbitraire, plus injuste que toutes celles dont on devoit effacer le souvenir. Les débris de tous les partis, les bourreaux de tous les temps, ces hommes qui, à toutes les phases de la révolution, surent toujours se lier aux forts, les abandonner dans leur foiblesse, et marcher sur leurs cadavres, pour courir répéter au vainqueur les fallacieux sermens qu'il prêtèrent au vaincu ; tous ces lâches se pressoient autour de Bonaparte. D'abord ils lui surprirent cette mesure révolutionnaire où l'on déportoit ensemble des hommes contre lesquels on n'articuloit aucun fait : il en étoit parmi eux qui ne s'étoient jamais vus, d'autres dont les noms n'avoient pas même frappé l'oreille de leurs prétendus complices ; plusieurs aussi qui, dans le cours de la révolution, s'étoient signalés par des principes et par une conduite diamétralement opposés. N'importe, les proscrip-teurs à chaque époque veulent chacun une

victime. Aussi dans le nombre de ces dernières remarquoit-on des citoyens proscrits à toutes les époques , et toujours sans doute désignés par les mêmes ennemis. Enfin Bonaparte , après avoir eu la preuve des révoltans projets de ces bêtes fauves , mit un terme à leur fureur. Il leur dit qu'il n'inculquoit pas ses principes à coups de stylet ; il renversa ces tables de proscription , et le conquérant de l'Italie , le vainqueur d'Egypte fut aussi grand par cette victoire remportée sur lui-même , que par toutes celles que la renommée publie. Ah ! puisse-t-il toujours en appeler à sa raison des arrêts que lui arracheront ses ennemis qui , à force de l'obséder , essayeront de le tromper , et trahiront l'Etat et lui !

Courtiers de tous les gouvernemens , on les vit se traîner sous les pieds de tous , comme ces plantes parasites qui , s'attachant à l'arbre le plus vigoureux , se nourrissent de sa substance , tandis qu'ils l'exténuent et causent sa chute.

Assez et trop long-temps la haine et l'intrigue signalèrent des partis qui n'existoient pas. Pourquoi celui des caméléons si dangereux et si nombreux ne fut-il jamais attaqué ? Ce fut lui qui créa , ce fut lui qui perpétua

toutes nos calamités ; c'est encore lui qui tente de se partager les dépouilles. Les lâches ! ils déclament aujourd'hui contre la République en jouissant de ses richesses , comme ces brigands qui mettent le feu à une maison après l'avoir pillée.

L'on redoute les fluctuations des gouvernemens. Le citoyen paisible frémit à l'idée de toute innovation , parce que jamais ces crises violentes ne se terminent sans que cette tourbe d'intrigans ne se signale par quelque nouvel attentat ; mais , si la liberté civile est respectée , si l'égalité de droits n'est point violée , que nous importe d'ailleurs qu'un pouvoir exécutif nous gouverne , où que des consuls lui succèdent ? Rome dura cinq siècles et Rome fut successivement gouvernée par ses tribuns , par ses consuls , par ses dictateurs. Ces révolutions dans l'Etat trompoient les espérances des ambitieux ; elles nuisoient peut-être à quelques citoyens , mais enfin le monde étoit vaincu par les armes de la République , et toutes les puissances reconnoissoient celle de Rome.

Après avoir considéré la situation déplorable de l'Etat au temps où les consuls en saisirent les rênes , voyons où ils nous ont conduits.

Louer tous leurs actes, n'en blâmer aucun, seroit le langage d'un esclave ou d'un sot. Ce langage trompeur, fait pour les tyrans, seroit indigne d'un homme libre. Disons donc franchement ce que nous croyons apercevoir.

Il est un signe certain de la confiance qu'inspire un gouvernement, c'est le mouvement du commerce. Les autres états, les fonctionnaires sur-tout peuvent se croire forcés de caresser la main qui les déchire ; mais, dans le commerce, l'intérêt seul dirige, et le négociant n'est pas facilement trompé sur son intérêt. Or, sa nouvelle activité semble annoncer qu'il n'est pas impossible d'obtenir un mouvement sûr et constant.

Le commerce maritime a reçu du gouvernement consulaire des preuves non douteuses de sa sollicitude.

Une des premières proclamations fut pour rassurer les Colons sur les effets des changemens qui venoient de s'opérer ; il leur promit que si des différences qui dérivent de la nature des choses et du climat nécessitoient d'autres lois, la liberté des noirs n'éprouveroit ni atteinte, ni modification.

Il s'occupa d'établir un conseil d'amirauté et un mode nouveau pour le jugement des

prises : une section du conseil d'Etat reçut la destination spéciale de diriger cette partie importante de la force publique. Il reste à désirer qu'une autre division de ce conseil veille particulièrement aux intérêts du commerce : celle de l'intérieur est occupée de trop d'objets pour que ses soins partagés suffisent à cette première branche de l'économie politique.

Toutes les formes, toutes les vanités diplomatiques furent oubliées, pour courir au but déterminé par la volonté nationale, et assuré par la victoire. Il offrit, il demanda franchement la paix.

Les honneurs rendus à l'un des fondateurs de l'indépendance des Etats-Unis rappelèrent les temps où les Français combattoient avec *Washington*, et disposèrent tous les esprits à voir renaître cette ancienne union des deux peuples.

La paix des Etats-Unis est seule un bienfait assez grand pour fixer tous les vœux du commerce.

Que notre diplomatie donne toujours à ses opérations une direction aussi utile, et l'on cessera de méconnoître son importance.

Déjà elle avoit obtenu de la cour d'Espagne

que nos négocians ne fussent point payés avec des billets royaux qui perdoient.

Aujourd'hui les relations commerciales du Levant peuvent se renouer. La régence d'Alger nous rend ses concessions dans l'Afrique. Elle fait cesser les saisies, elles sont restituées aux Français, et notre représentant près du dey obtient la prééminence sur ceux de toutes les nations.

La neutralité des puissances du nord n'est point interrompue. De nouveaux traités semblent devoir nous donner bientôt des facilités nouvelles. Déjà le Russe se repose sur ses armes, il semble du moins hésiter à rentrer dans la sanglante arène où l'appeloit l'Anglais.

A la guerre, les armées furent réorganisées, et la victoire ramenée sous nos drapeaux ne les a point abandonnés.

Les honneurs rendus aux grands hommes, les monumens élevés à leur gloire et à celle de notre République, l'instruction encouragée, les sciences honorées, la liberté individuelle respectée, les campagnes des départemens de l'Ouest cultivées et leurs chaumières rétablies : ne sont-ce pas des signes d'une amélioration dans l'administration intérieure ?

L'abondance de nos campagnes s'est com-

muniquée à nos villes; les intrigues de l'Anglais et les calculs des cupides exportateurs de nos grains n'ont pu ramener le spectre hideux de la famine. Le souvenir de la misère et de la faim est déjà tout-à-fait effacé; la prévoyance gouvernementale paroît si assurée, que l'homme, tranquille sur ses besoins, reçoit le pain qui le nourrit avec aussi peu d'attention que le jour qui l'éclaire et l'air qu'il respire.

Sans'doute ce changement atteste un gouvernement et plus fort et mieux en rapport avec les besoins des administrés.

Les finances aussi n'ont pas été négligées.

A ces légions de garnisaires vainement employés à la levée des impôts, ont succédé des moyens plus doux et non moins efficaces. On honora les departemens dont le recouvrement fut plus actif, et leur exemple excitoit l'émulation de ceux qui étoient en retard.

L'établissement d'une banque nationale, ressource saisie avec tant de succès par nos voisins, donne un aliment nécessaire. Seule et renfermée dans les limites de son institution, elle peut rendre des services plus grands encore. La dette publique commence à ne plus être une chimère; les fonctionnaires sont